

2013-01-19 – La Croix

France-Allemagne 50 ans

## **Le dialogue s'établit dans les quartiers sensibles**

BERLIN, De notre correspondante

De Clichy-sous-Bois, elles ne connaissaient que le nom et des images de voitures en feu durant les émeutes des banlieues françaises, en 2005. En septembre dernier, les « femmes-relais » de Neukölln, un quartier déshérité de Berlin, se sont rendues sur place pour rencontrer leurs homologues clichysoises. « Nous tentons de répondre à des problématiques similaires, explique Maria Macher, à la tête des Stadtteilmütter de cet arrondissement. L'idée est d'échanger les bonnes pratiques. » En février, les rôles vont s'inverser : les médiatrices sociales de l'association Arifa seront en visite à Neukölln.

L'aventure s'inscrit dans un ambitieux projet initié par l'Office franco-allemand pour la jeunesse (Ofaj), en collaboration avec l'Institut d'études sur les migrations et la sécurité (IMSS) et les deux municipalités. « Le parallèle s'est imposé en 2006 », explique Irène Servant, chargée du projet à l'IMSS. Cette année-là, des enseignants de la Rütli Schule, qui accueille des jeunes de Neukölln, décrivent aux autorités berlinoises « la violence » des élèves et demandent, en désespoir de cause, de fermer l'établissement. Le quartier berlinois serait-il un Clichy-sous-Bois en devenir, s'interroge-t-on, cette ville où, un an plus tôt, s'étaient amorcées trois semaines de violences urbaines, révélant le déchirement du tissu social français.

L'« échange de professionnels » commence en 2010. Enseignants, policiers, travailleurs sociaux sont invités à décrire leurs réalités. Les différences sont nombreuses entre la ville de 30 000 habitants, près de Paris, et le quartier de 300 000 habitants au cœur de Berlin.

À Clichy-sous-Bois, les Berlinoises découvrent la « banlieue difficile ». « Tout le monde semble en difficulté, confie Muna Naddaf. À Neukölln, les origines sociales et culturelles sont diverses. » Le manque d'infrastructures les surprend, force l'admiration aussi. « Même sans moyens de transport, les femmes d'Arifa accompagnent les gens dans leurs démarches auprès des administrations », salue Keziban Aydin.

Lorsque les discussions achoppent sur le terme d'« intégration », elles découvrent un autre rapport à l'immigration. Les médiatrices de Clichy préfèrent parler d'« insertion » ou d'« inclusion » sociale. Les Berlinoises d'origine turque se souviennent d'une habitante de Clichy qui refusait d'échanger dans leur langue maternelle commune. « Elle semblait refouler sa culture d'origine pour s'affirmer en tant que Française, s'étonne Keziban Aydin. Ici, les immigrés restent très attachés à leurs racines. » « En Allemagne, Migrationshintergrund (« d'origine étrangère ») est un terme consacré et politiquement correct », rappelle Irène Servant.

Les deux structures sont elles-mêmes le résultat de deux approches. Les Stadtteilmütter sont nées du volontarisme de la municipalité de Neukölln et d'une idée claire : recruter des femmes d'origine turque pour épauler des familles immigrées. Point de telle politique à l'Arifa, où l'on souligne que les problèmes sociaux ne connaissent pas d'origine.

« L'échange permet aux médiatrices de mieux comprendre leur environnement et de prendre du

recul », explique Borris Diederichs, chargé du projet à l'Ofaj. Depuis sa visite en France, Muna Naddaf se dit d'ailleurs que « si les Allemands d'origine turque se définissaient plus en tant qu'Allemands, la cohésion sociale en sortirait renforcée ».

En février, les médiatrices sociales de Clichy-sous-Bois accompagneront leurs collègues dans des familles. « L'insertion sociale et culturelle est une problématique cruciale en Europe, souligne Isabelle Gamiette, la directrice de l'Arifa. On peut y réfléchir ensemble. » Elle rêve déjà d'un programme au long cours pour « approfondir la réflexion ». L'Ofaj imagine de son côté une immersion des médiatrices dans la structure partenaire, pendant plusieurs semaines.

LE TALLEC Camille